

NICK McDONELL



MISSION
ACCOMPLIE

Flammarion

NICK McDONELL

MISSION ACCOMPLIE

En 2009, le magazine *Time* envoie Nick Mc Donnell, alors âgé de 25 ans, sur le front irakien. Accompagnant la première Division de cavalerie américaine jusqu'à Bagdad et Mossoul, il nous offre une description aussi intense que stupéfiante de tous ses acteurs – depuis les interprètes mal vus par la population jusqu'aux fantassins essayant tant bien que mal de rendre utiles leurs missions anti-insurrectionnelles, en passant par les commandants endurcis aussi insensibles devant les journalistes américains que face aux responsables irakiens. Associant analyse percutante et compte rendu d'une réalité apocalyptique, McDonell porte un regard amer et ironique sur la célèbre phrase de George W. Bush lors de son discours intitulé «Mission Accomplie», en 2003: «Je déclare la fin des combats militaires en Irak.»

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Samuel Sfez

Flammarion

MISSION ACCOMPLIE

DU MÊME AUTEUR

Douze, Denoël, 2004 ; J'ai lu, 2008.

Le Troisième Frère, Denoël, 2006 ; J'ai lu, 2008.

Guerre à Harvard, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2011.

Le Prix à payer, Flammarion, 2013.

Nick McDONELL

MISSION ACCOMPLIE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Samuel Sfez

Flammarion

Titre original: *The End of Major Combat Operations*

Éditeur original : McSweeney's

© Nick McDonell, 2010

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2013

ISBN : 978-2-0812-9657-2

Ne chasse pas les mouches de la blessure
Mes plaies sont la bouche de Job
Mes douleurs sont la patience qui attend
Et le sang qui cherche la vengeance.
Ô Seigneur des pauvres travailleurs
Nous ne sommes pas vaincus
Seuls les grands paons ont été défaits
Plus vite que le scintillement d'une flamme.

Abdel Wahab al-Bayati,
extrait de « Lamentation du Soleil de juin », 1969.

I

Gustavo Nogueira, « Gu », vingt-deux ans. Je lui ai posé *la* question, celle que tout le monde m'a posée quand je suis rentré. Certains demandaient carrément « Tu as vu des gens mourir ? » D'autres voulaient que je leur raconte la pire chose que j'avais vue. Gu se fichait de tout cela. C'était un Brésilien à la peau extrêmement claire et, pendant la courte période où je l'ai connu, il répétait souvent que personne n'arrivait jamais à le cerner. Moi non plus, au début. Non parce qu'il ressemblait à un Blanc, appelait tous les Noirs de sa section *négro*, parlait avec un accent de Boston et marmonnait des chansons en portugais. Non, je n'arrivais pas à le cerner parce que c'était un type bien qui, s'il ne prenait aucun plaisir particulier à tuer, ne semblait pas y voir d'inconvénient.

Gu servait sous le grade de sergent dans l'armée des États-Unis, 1^{re} Division de cavalerie à Mossoul. Quand il est parti pour sa première mission il y a quelques années, qu'il se faisait tirer dessus tous les

jours à Bakouba, sa mère n'avait même pas de papiers. Elle travaillait comme femme de ménage à Boston, clandestine. Gu ne comptait pas rester trop longtemps aux États-Unis. Contrairement à beaucoup de ses homologues fidjiens ou samoans, il ne s'était pas engagé pour la nationalité. Il possédait à la fois la nationalité américaine et brésilienne. Il avait dans l'idée d'aller s'installer sur une plage à Rio, boire du rhum et baiser des Brésiliennes deux par deux, dans toutes les positions, jusqu'à la garde, toute la journée et pour toujours.

En attendant, il pensait que l'armée avait fait de lui un homme meilleur. Peut-être. Gu était loin d'être idiot. Il ne perdait pas son temps, même s'il donnait l'impression de le passer à fumer et à dire des conneries. Parmi tous les soldats du 1-12, c'était le seul qui apprenait la langue. La nuit, quand il sortait frapper aux portes pour scanner les rétines, il lançait *Salut mec* en arabe, les hommes qui lui ouvraient souriaient, les gamins autour de lui écarquillaient les yeux. Il tendait son gant de combat pour leur taper dans la main en disant *Salam aleikoum, p'tit gars*, accroupi avec ses vingt kilos de barda. Je ne sais pas si ça leur faisait plus ou moins peur. Ces missions de « recensement » consistaient en gros à tirer les gens du lit pour leur demander des informations. Ce n'est pas comme s'ils pouvaient refuser.

Mais ce n'était pas comme si Gu pouvait refuser lui non plus. Il avait beau baiser toutes les filles

soldats qu'il voulait à l'arrière des Bradley – *Il l'a fait, cet enfoiré*, m'a confié un autre sergent –, il devait obéir aux ordres. En fait, en tant que sergent, il lui arrivait même de devoir en donner. Bien qu'il n'ait jamais exprimé le moindre doute lors de nos conversations, on voyait parfois à son petit sourire qu'il n'arrivait pas à croire qu'on lui ait donné de l'autorité sur d'autres hommes. Ce qui ne l'empêchait pas de l'exercer d'une main de fer. Au bout de cinq ans et de deux affectations, il s'y connaissait, question ordres. Quant à savoir pourquoi il était là – pourquoi il s'était engagé à tuer des gens et à détruire des choses –, ça avait à voir avec la drogue, l'envie de ne pas faire un boulot pourri et une vidéo de recrutement de l'armée. Il savait que c'était nul mais, quand à dix-huit ans il a vu ces soldats de l'infanterie légère au visage noirci qui couraient dans la jungle en plein merdier, il avait pensé « Bon sang, c'est tout moi. Je pourrais faire ça. »

Et il l'avait fait, à Bakouba. Porte à porte, palétuvier à palétuvier. Il est bien plus facile de sympathiser avec Gu et les amis qu'il a perdus qu'avec ceux qu'ils combattaient, comme le chef d'Al-Qaida Abou Moussab al-Zarqaoui, tué au nord de Bakouba par deux F-16 après avoir passé des années à se vanter de diverses décapitations. Bakouba était une étape sur la route de la soie dans la province irakienne de Diyala. Mais en 2007, pour cent dix-neuf des camarades de Gu, seize de

sa propre compagnie, c'est le dernier endroit qu'ils ont jamais vu.

Il est également bien plus facile de sympathiser avec Gu et sa compagnie qu'avec le gouvernement qui les a envoyés au combat, l'administration particulièrement incompétente de Bush – bien que cette administration soit en réalité la énième incarnation d'une république en guerre plus ou moins depuis sa création. Mais seul le gouvernement Bush s'est vanté de cette guerre, il appelait ça *apporter la démocratie* quand en réalité il s'agissait d'une opération bien plus complexe et bien plus sinistre. Gu appelait ce qu'il faisait tuer, non démocratiser, et il ne s'en vantait pas, sauf pour dire qu'il le faisait bien.

Ce qui était vrai. Un soldat courageux, bien entraîné, dans l'armée la plus puissante de l'Histoire.

II

Zone de transit. Le Starbucks de l'aéroport international Queen Alia à Amman, près des derniers contrôles de sécurité avant l'embarquement. Étendu sur un banc devant des affiches pour des pâtisseries, un Blanc couvert de coups de soleil porte la tenue beige et marron des *contractors* et des aventuriers. En passant, on l'entend ronfler, en pleine sieste à l'extrême limite de son influence. À l'autre bout du vol, sur la passerelle de l'avion, il ne sera plus en sécurité de la même manière. Son influence se résume à l'outil qu'il tient entre ses mains, l'arme qui l'attendait sur le chemin de l'aéroport, sous les lampadaires, orbes de lumière flottant dans la poussière, dans ce crépuscule sans fin aussi étranger à ses racines du Sud profond que le premier appel du muezzin, cette voix d'airain qui l'a réveillé ce matin dans une chambre d'hôtel pareille à tant d'autres à travers le monde.

III

Extraits du *Manuel pratique de Contre-insurrection de l'armée américaine/Corps des Marines* (Manuel No. 3-24/ Publication de guerre du Corps des Marines N° 3-33.5), Chapitre 1 :

Impératifs actuels de contre-insurrection

I-137. Les expériences récentes de COIN ont mis en lumière de nouveaux impératifs qu'il est important de garder à l'esprit pour la réussite des opérations.

GÉRER LES INFORMATIONS ET LES ATTENTES

UTILISER UN NIVEAU DE FORCE APPROPRIÉ

APPRENDRE ET S'ADAPTER

DÉLÉGUER LE POUVOIR AUX PLUS FAIBLES

SOUTENIR LA NATION HÔTE

...

Paradoxes des opérations de contre-insurrection

I-148. Ces paradoxes ne doivent pas se résumer à une liste ; il convient de les employer avec une attention particulière.

PARFOIS, PLUS ON PROTÈGE SA FORCE, PLUS ON EST VULNÉRABLE

PARFOIS, PLUS ON EMPLOIE DE FORCE, MOINS ELLE
EST EFFICACE

PLUS UNE OPÉRATION DE CONTRE-INSURRECTION
EST RÉUSSIE, MOINS ON PEUT EMPLOYER DE FORCE
ET PLUS ON DOIT ACCEPTER DE RISQUE

PARFOIS, LA MEILLEURE ACTION EST DE NE RIEN
FAIRE

IL ARRIVE QUE LES MEILLEURES ARMES NE TIRENT
PAS

IL VAUT MIEUX QUE LA NATION HÔTE FASSE
QUELQUE CHOSE DE MANIÈRE ACCEPTABLE PLUTÔT
QUE NOUS LE FASSIONS BIEN

SI UNE TACTIQUE FONCTIONNE CETTE SEMAINE,
ELLE NE FONCTIONNERA PEUT-ÊTRE PAS LA SEMAINE
PROCHAINE ; SI ELLE FONCTIONNE DANS CETTE
PROVINCE, ELLE NE FONCTIONNERA PEUT-ÊTRE PAS
DANS CELLE D'À CÔTÉ

LE SUCCÈS TACTIQUE NE GARANTIT RIEN

BEAUCOUP DE DÉCISIONS IMPORTANTES NE SONT
PAS PRISES PAR DES GÉNÉRAUX

Et cætera. Ces directives pourraient aussi s'avérer utiles à ceux qui observent les opérations de contre-insurrection. Nous encourager à « utiliser un niveau de force approprié » dans nos critiques, à ne pas confondre un homme qui a peur avec un homme mal intentionné. À « soutenir la nation hôte » même si on ne parle pas arabe. J'aimerais « apprendre et m'adapter » – apprendre, entre autres, qu'isoler certains détails d'une guerre complexe et sanglante, par exemple un manuel, est une manière

facile de critiquer une institution, un vieux truc. Ce qui ne m'empêche pas de me référer aux directives, aux lois, aux manuels. Le général David Petraeus, commandant en chef de la CENTCOM, a dit ceci du livret dont je cite des extraits : « Un manuel qui se trouve sur la table de chevet du Président, du vice-président, de vingt et un membres sur vingt-cinq du Comité sénatorial sur les forces armées et de tant d'autres mérite une place sur votre table de chevet. »

Il n'a jamais existé de manuel pour les observateurs des opérations de contre-insurrection. *Putain de mort* de Michael Herr est peut-être ce qui s'en approche le plus. « À Saïgon, commence un chapitre, j'allais toujours me coucher défoncé, alors j'oubliais presque toujours mes rêves... »

Un dernier coup d'œil au manuel de contre-insurrection qui trône peut-être sur votre table de chevet avant de vous endormir défoncé, par exemple le premier paragraphe de l'introduction de Sarah Sewall, directrice du programme du Carr Center pour la sécurité nationale et les droits de l'homme de l'école de gouvernement Kennedy à Harvard :

« Ceux qui ne saisissent pas le caractère radical de ce traité ne le comprennent probablement pas, ou du moins ils ne comprennent pas ce à quoi il doit faire face. »

IV

Les gens qu'on rencontre dans l'avion. Une femme effrayée qui doit vendre sa maison de famille à Mansour. Les sous-traitants du ministère de la Défense. Le neveu d'Adnan Pachachi, un parlementaire irakien de premier plan. Nous avons parlé, à voix basse, lentement, de ce que nous venions faire à Bagdad. Il travaillait pour l'OPEC à Vienne et repartirait au bout de dix jours. Au cours des trente dernières années, il n'était venu que trois fois en Irak. Selon lui, entrer dans le pays revenait à jouer avec le feu. Si les États-Unis se retirent, ce sera un massacre, disait-il, et l'idée que l'Irak s'est stabilisé tient de la pure propagande. Son oncle aurait dû être Premier ministre, mais il était trop fatigué et de toute manière personne ne voulait de lui.

« Qui ça ? »

— Tout le monde. »

Il avait quelques affaires à régler, après quoi il retournerait à Vienne aussi vite que possible. Moi,

j'allais remplacer le correspondant d'un magazine d'actualités. En discutant avec lui, je me suis demandé si tous les passagers de cet avion n'avaient en commun que l'argent et le sang qui coulait dans leurs veines. Tandis que nous amorcions la descente, la femme effrayée, Iman, a demandé à une autre assise devant nous si elle pouvait l'aider à trouver un bon taxi ou un bus sûr pour se rendre en ville. La femme devant nous a répondu que non, elle ne pouvait pas l'aider et s'est retournée.

« Ils ne peuvent se fier à personne », m'a dit Iman avant de se pencher vers le hublot pour regarder les longues rangées de tentes militaires beiges à travers la poussière.

V

L'une des histoires sur lesquelles j'ai travaillé à Bagdad a commencé à Times Square, au siège new-yorkais de Reuters. Le bureau était recouvert de moquette, calme, plus petit qu'on ne pouvait s'y attendre. Les lumières de la ville avaient beau éclairer la pièce, le visage des employés paraissait illuminé par les écrans qu'ils fixaient des yeux.

J'étais venu rencontrer l'ami d'un ami qui avait été en Irak. Bien qu'il ne soit pas resté très longtemps, il s'est montré généreux de contacts et plein d'enthousiasme pour le voyage que je m'apprêtais à entreprendre. Il m'a incité à contacter le jeune homme qui lui avait servi de guide à Bagdad, Hakim. Selon lui, Hakim savait tout, connaissait tout le monde.

Hakim vivait dans le Queens. Il a répondu rapidement à mon e-mail et a suggéré qu'on se retrouve dans un café de Long Island City, près de chez lui. Par une matinée chaude pour le mois de février, je suis arrivé en avance et me suis installé

à une table près de la fenêtre. Deux Latinos, visiblement des ouvriers, achetaient des cafés à emporter. Autrement, l'endroit était désert. Je n'ai donc eu aucun mal à reconnaître Hakim quand il est entré. Ailleurs en ville, il aurait pu passer pour n'importe qui : un Libanais de Bay Ridge ou un Palestinien, comme le patron de l'épicerie au coin de ma rue à Williamsburg. Selon le dernier recensement de l'an 2000, environ soixante-dix mille Arabes vivaient à New York. Deux cent deux des Arabes qui y habitent maintenant sont des réfugiés irakiens admis aux États-Unis en 2006. Mille six cent huit autres, dont Hakim, sont arrivés en 2007. Il portait un jean serré gris fer, un sweat-shirt et plusieurs bagues dont l'une avait été bénie par l'ayatollah Sistani, comme il me l'a appris plus tard.

Hakim était un homme sombre, imposant. Bien qu'il soit rasé de frais, j'avais l'impression que sa barbe poussait à vue d'œil. Il paraissait plus âgé que ses vingt-quatre ans. Quand je l'ai rencontré, il étudiait la résolution de conflits à l'université de Columbia. Il avait reçu une bourse Fulbright. Nous avons parlé de l'université et de son programme d'échange, qui accorde des bourses à des étudiants afin de faciliter la « compréhension mutuelle » entre les États-Unis et le reste du monde. Le nom vient de J. William Fulbright, le sénateur de l'Arkansas qui l'a fondé dans les années 1940, peu avant de signer un manifeste

Composition et mise en page



N°édition : L.01ELHN000307.N001

Dépôt légal : janvier 2013

Extrait de la publication